

Hommages de l'année

VANESSA DE PIZZOL

MARIE-CLAIRE PASQUIER

Née en 1933 à Paris, docteure en études nord-américaines à Paris 4 et professeure de littérature américaine à l'Université Paris X-Nanterre, elle reste avant tout la traductrice de très grands auteurs : Philip Roth, Virginia Woolf, William Kennedy, Tennessee Williams... Son parcours témoigne d'une capacité remarquable à mener de front le travail universitaire (enseignement, suivi de thèses, contribution à de nombreuses revues) et l'activité de traduction, soutenue par une excellente formation, un entourage familial de haut vol et des amitiés fortes avec des intellectuels reconnus. Le *Monde des livres* du 10 septembre dernier brosse un portrait de cette grande dame de la traduction décédée à Paris le 29 août 2023. Elle a notamment reçu en 2004 le prix Maurice-Edgar Coindreau de la SGDL pour *L'Accordeur de piano*, de Daniel Mason (Plon).

Sa grande expérience de la littérature lui permet d'appréhender la traduction avec la conscience que « tout grand siècle de littérature est un siècle de traductions », pour reprendre l'intuition de Ezra Pound, citée lors de son intervention aux Assises de la traduction littéraire en Arles de 2003.

BATIA BAUM

Née en 1941, elle est marquée jeune par les horreurs de la guerre. Son père est arrêté et fusillé en 1942, et sa mère, communiste, court un risque immense en participant activement à la Résistance. Quant à sa langue maternelle, le yiddish, elle se trouve frappée d'interdiction sous l'Occupation. La petite fille placée en « maison d'enfants » pendant plusieurs années, continue de se nourrir de cette langue, jusqu'à ce que, à l'âge adulte, la traduction devienne un moyen de la réhabiliter pour pouvoir mieux la transmettre et la faire rayonner, tout comme l'enseignement.

Batia Baum, disparue le 24 juin dernier, a fait émerger grâce à son travail acharné le yiddish comme « langue de l'entre-deux », dans la mesure où, comme l'explicite Corinna Gepner, « les locuteurs sont porteurs à la fois de leurs propres valeurs et de celles des autres¹ ». La qualité de son engagement et l'intelligence sensible de ses traductions ont été récompensés par de nombreux prix : la SGDL l'a distinguée à deux reprises, en 1996 (prix Halpérine-Kaminsky « Découverte » pour *Yossik* de Joseph Bulov, Phébus) et en 2017 (Grand Prix de la SGDL pour *Entre les murs du ghetto de Wilno*, journal de Yitskhok Rudashevski, L'Antilope) ; les prix Idl Korman, Max Cukierman et Léon Skop-Féla Rosenbaum ont été décernés pour son action en faveur de la culture yiddish.

« La traduction pour Batia était, comme elle le formulait si justement elle-même, une lecture augmentée, une interprétation novatrice et au fond une parole intime, attachée à dire l'être propre fracturé par une violence originaire. » (Carole Ksiazienicer-Matheron, « Batia Baum, la nécessité de la traduction », *En attendant Nadeau*, 9 juillet 2023).

AGNÈS JÁRFÁS

Née en 1955 à Budapest, arrivée à 23 ans à Paris, elle entame des recherches sur les manuscrits de Marcel Proust à la Sorbonne Nouvelle avant de se consacrer à la traduction de la littérature hongroise. Agnès Járfás s'en est allée le 23 mai 2023, laissant en héritage une bibliographie extrêmement riche, laquelle comprend une partie de l'œuvre de Péter Esterházy qu'elle a offert au lectorat français, mais également d'autres grands auteurs tels Kálmán Mikszáth, Áron Tamási, ainsi que l'unique roman de Szilárd Borbély. Parmi ses traductions primées, on retiendra notamment :

Péter Esterházy, *Pas question d'art*, Gallimard, 2012, Prix Laure Bataillon.

Kálmán Mikszáth, *Le Parapluie de saint Pierre*, Viviane Hamy, 1994, Prix Tristan Tzara de la SGDL.

« Les échanges enrichissants avec les auteurs vivants me donnent la nostalgie des dialogues – impossibles sinon imaginaires – avec les auteurs classiques, auxquels je

1. *Traduire le yiddish : une langue de l'entre-deux – portrait de Batia Baum*, Corinna Gepner, *TransLittérature*, n°43 (2012), p. 51.

voudrais me consacrer davantage. » (Agnès Járfa, <https://litteraturehongroise.fr/agnes-jarfais/>)

PHILIPPE BOUQUET

Né en 1937 à Sedan, cet infatigable traducteur disparu le 8 mars 2023 a suscité pléthore d'hommages. Il faut dire qu'en plus de 40 ans, Philippe Bouquet, qui s'est consacré à l'enseignement (agrégé d'anglais puis professeur de langues scandinaves à l'université de Caen) et à la diffusion de la littérature suédoise, a donné le jour à plus de 150 livres traduits. Réfutant l'étiquette « polar » (qui s'applique à certains des auteurs versés par ses soins au domaine francophone) au profit du seul roman (bon ou piètre selon les cas), il admet avoir contribué à faire connaître des auteurs de la littérature prolétarienne suédoise, telle que sa trilogie *La Bêche et la plume*, Plein Chant, 1986-1988, la retrace de 1815 à nos jours, textes choisis à l'appui. Tombé amoureux à dix-neuf ans pour cette langue qu'il juge simple, expressive et musicale, il en devient le représentant officiel en France : en 1984, il est fait docteur Honoris Causa par l'université de Linköping, tandis qu'en 1985 il est nommé chevalier de l'Ordre royal de l'Étoile polaire par la Suède. La qualité de son travail est confirmée par l'obtention de nombreux prix : l'Académie suédoise (1988), la Fondation suédoise des écrivains (1994), prix personnel Ivar Lo-Johansson (1995), nomination pour le prix Aristeion (1999). Des auteurs finlandais, danois et norvégiens ont également été traduits par Philippe Bouquet. Les traductions dont il était le plus fier sont *Aniara* (de Harry Martinson, en collaboration avec Björn Larsson) et *Les Hommes de l'Émeraude* (de Joseph Kjellgren).

« La traduction est une activité paradoxale [...], c'est la seule activité *artistique* dont **l'auteur ne doit pas chercher à se faire remarquer**, alors que c'est le fondement de l'art et de l'artiste de vouloir être remarqué, ne serait-ce que pour communiquer », Philippe Bouquet, entretien accordé à *ActuaLitté* le 17/02/2015.

NATHALIE BARRIÉ

Née en 1960, enseignante de FLE aux États-Unis, d'anglais à Paris, agrégée d'anglais puis diplômée en traduction littéraire (master de l'université Paris 7) et en traductologie, elle se spécialise dans la traduction de nouvelles et contribue à la promotion de ce genre quelque peu boudé en France. Rappelant que « derrière tout bon auteur étranger, il y a un traducteur ou une traductrice », Nathalie Barrié s'estime chanceuse d'avoir pu repérer des auteurs inconnus en France pour les faire découvrir en langue française, comme pour Katrina Kittle (*Le Garçon d'à côté*, Phébus, 2013) et David Philip Mullins (*Arboretum*, Rue Saint Ambroise, 2019).

Forte d'une quarantaine de traductions et de retraductions de classiques aux éditions Antidata, La Chambre d'échos, Rue Saint Ambroise, elle était également chroniqueuse littéraire et autrice de nouvelles (prix obtenu en 2019), compositrice et interprète.

Quoi de plus naturel, pour rendre hommage à une traductrice disparue (le 12 novembre 2022) et à l'œuvre qu'elle laisse, que de s'en remettre au témoignage sincère d'une amie en traduction, qui a partagé la même langue et les mêmes émotions au contact des textes à traduire ?

« Nathalie s'attaquait à tous les registres, son ouverture d'esprit n'avait d'égal que son audace. Lors de l'un de nos derniers déjeuners à Paris, elle travaillait encore sur une ébauche de roman, dans le genre de la science-fiction, avec une idée d'intrigue rocambolesque.

Elle m'avait alors confié qu'elle avait du mal avec la forme longue. Apparemment, cela ne concernait pas seulement le champ littéraire. Nathalie a vécu sa vie comme une nouvelle, ou peut-être, une novella.

Ma chère Nathalie, permets-moi de te dire en toute franchise que ta chute est un peu abrupte, et nous laisse carrément sur notre faim, de tout ce que tu aurais encore pu écrire, composer, chanter, traduire... ».

La novella de Nathalie, Sophie Taam (17/03/2023), atlf.org

LORI SAINT-MARTIN

Autrice – Critique – Essayiste – Féministe – Lectrice – Linguiste. Et bien sûr, traductrice.
par Carine Chichereau

Le français était la langue que Lori Saint-Martin avait choisie.

Transfuge de classe, de langue, de culture, née dans un milieu modeste strictement anglophone, Lori Saint-Martin s'est complètement réinventée. Elle a changé de nom, elle a changé de langue.

À dix ans, elle découvre le français : c'est une révélation. Après un doctorat en littérature québécoise, elle enseigne à l'université et poursuit une carrière d'interprète. Elle écrit aussi des nouvelles et publie *Lettre imaginaire à la femme de mon amant* en 1991, *Mon père, la nuit* en 1999, *Mathématiques intimes* en 2014, et un roman, *Les portes closes* en 2013.

Un coup de foudre littéraire pour *Ana Historic*, de Daphne Marlatt, la pousse à vouloir traduire. Enthousiaste, elle persuade son mari, Paul Gagné (pas encore traducteur littéraire), de se lancer dans l'aventure. Trente ans plus tard, ils ont traduit ensemble plus de cent livres, dont Margaret Atwood, Mordecai Richler, Maya Angelou et Naomi Klein, et reçu de nombreux prix, dont quatre fois le prestigieux prix du Gouverneur Général.

Fruits d'années de réflexion, ses deux derniers livres étaient les plus importants à ses yeux. Publié en 2020, *Pour qui je me prends*, est le récit autobiographique de sa transition linguistique, fillette anglophone devenue femme engagée en littérature, traduction et études féministes, citoyenne du monde déconstruisant toutes les frontières culturelles. En 2022, suit *Un bien nécessaire, éloge de la traduction littéraire*, lettre d'amour à la traduction, qu'elle défend en démontant tous les clichés et procédés discutables qui souvent servent à la critiquer et la disqualifier. Ce livre fut son chant du cygne, couronnant une importante carrière dans les lettres, où elle laisse une empreinte durable.

« Les traductrices sont les héroïnes qui jettent leurs mots dans l'abîme pour nous permettre d'habiter d'autres mondes que le nôtre. »

Lori Saint Martin est décédée le 21 octobre 2022. ♦